

# La plume et le fusil

Adaptation LE TOC - mars 2019

Souvent, on m'a demandé d'écrire mes mémoires.

Ma vie est pleine de souvenirs poignants, je les raconterai au hasard de l'impression.

La mousse a effacé leurs noms sur les dalles du cimetière, le vieux château a été renversé mais je revois encore le nid de mon enfance, dans la vieille ruine de Vroncourt, Haute-Marne, où je suis née.

Vroncourt, c'est au versant de la montagne, entre la forêt et la plaine ; on y entend hurler les loups, mais on n'y voit pas égorger les agneaux. A Vroncourt on est séparé du monde. Le vent ébranle le vieux clocher de l'église et les vieilles tours du château ; il courbe comme une mer les champs de blé mûr ; l'orage fait un bruit formidable. Cela est grand et cela est beau. Les choeurs du vent, des loups, des chiens, qui ne serait pas devenu poète, dans ce pays de Champagne et Lorraine !

Il faisait un froid glacial dans les salles énormes du château ; nous nous groupions près du feu. Mon grand père dans son fauteuil, entre son lit et un tas de fusils de tous les âges ; Il y avait une grande chienne d'Espagne, aux longs poils jaunes, et deux autres de la race des chiens de berger. Les chats se nommaient tous Lion ou Raton. L'été, la ruine s'emplissait d'oiseaux, entrant par les fenêtres. Il y eut des perdrix, une tortue, un chevreuil, des sangliers, un loup, des chouettes, des chauves-souris, des nichées de lièvres orphelins, toute une ménagerie, sans oublier le poulain Zéphir et son aïeule Brouska.

Toutes ces bêtes vivaient en bonne intelligence les chats couchés en rond suivaient négligemment du regard les oiseaux, les perdrix, les cailles trotinant à terre. Jamais je ne vis un chat se déranger pour les troubler dans leurs pérégrinations. Quelle paix dans cette demeure et dans ma vie à cette époque !

Autour de la table étaient ma mère, ma tante, mes grand'mères, l'une lisant tout haut, les autres tricotant ou cousant.

Mon grand-père, suivant la circonstance, m'apparaissait sous des aspects différents tantôt, racontant les grands jours, les luttes épiques de la première République, il avait des accents passionnés pour dire la guerre de géants où, braves contre braves, les blancs et les bleus se montraient comment meurent les héros ; tantôt, ironique comme Voltaire, le maître de son époque, gai et spirituel comme Molière, il m'expliquait les livres divers que nous lisions ensemble.

Ma mère était alors une blonde, aux yeux bleus souriants et doux, si fraîche et si jolie que les amis lui disaient en riant "Il n'est pas possible que ce vilain enfant soit à vous." Pour moi, grande, maigre, hérissée, sauvage et hardie à la fois, brûlée du soleil, cela m'amusait qu'on me trouvât laide. Ma pauvre mère s'en froissait quelquefois.

Je suis ce qu'on appelle bâtarde mais ceux qui m'ont fait le mauvais présent de la vie étaient libres, ils s'aimaient et aucun des misérables contes faits sur ma naissance n'est vrai et ne peut atteindre ma mère. Jamais je n'ai vu de femme plus honnête.

J'osai commencer une "Histoire universelle", parce que celle de Bossuet m'ennuyait et que mon cousin Jules avait remporté après les vacances l'histoire générale de son collègue.

Voyant depuis longtemps la supériorité des cours adoptés dans les collèges sur ceux qui composent encore l'éducation des filles, j'ai eu bien des années après l'occasion de vérifier la

différence d'intérêt et de résultat entre deux cours faits sur la même partie l'un pour les dames, l'autre pour le sexe fort ! (...)

Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence.

Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées, c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres.

Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. En attendant, la femme est toujours, comme le disait le vieux Molière, le potage de l'homme. Pour ma part, camarades, je n'ai pas voulu être le potage de l'homme, et je m'en suis allée à travers la vie, avec la vile multitude, sans donner d'esclaves aux Césars.

Je quittai mon Histoire universelle pour établir, au sommet de la tour du nord, une logette pleine de tout ce qui pouvait passer pour des trouvailles géologiques. J'y joignis des squelettes tout modernes de chiens, de chats, des crânes de chevaux trouvés dans les champs, des creusets, un fourneau, un trépied, et le diable, s'il existait, saurait tout ce que j'ai essayé là.

J'y avais mon luth, un horrible instrument que j'avais fait moi-même avec une planchette de sapin et de vieilles cordes de guitare.

J'avais dans ma tourelle une magnifique chouette aux yeux phosphorescents que j'appelais Olympe, et des chauves-souris délicieuses buvant du lait comme de petits chats, et pour lesquelles j'avais démonté les grilles du grand van.

Ma mère, moitié grondant, moitié riant, m'entendit pendant quelques jours chanter sur mon luth la Grilla rapita. Voici cette chanson :

Ah quelle horrible fille

Elle a brisé la grille

Du grand van pour le grain.

Et l'on vanne demain!

Si fa, fa ré, ré si ; si ré fa, si do ré,

Elle en fait une cage,

De nocturne présage

Pour ses chauves-souris

Cela n'est pas permis.

Si fa, fa ré, ré si, si ré fa, si do ré-

Mais partout on la cherche

Sans doute elle se perche

Dans son trou du grenier

Allons la corriger.

Si fa, fa ré, ré si, si ré fa, si do ré.

Appelons sa grand'mère

Appelons son grand-père

Il faut bien en finir.

Mais comment la punir ?

Si fa, fa ré, ré si, si ré fa, si do ré,

Dans la cour, derrière le puits, on mettait des tas de fagots de brindilles, des fascines ; cela nous servait à élever un échafaud, avec des degrés, une plate-forme, deux grands montants de bois. Nous y représentions les époques historiques, et les personnages qui nous plaisaient : Nous avons mis Quatre-vingt-treize en drame et nous montions l'un après l'autre les degrés de notre échafaud où l'on se plaçait en criant "Vive la République !" Le public était représenté par ma cousine Mathilde, et quelquefois par la gent emplumée qui faisait la roue ou picorait et gloussait.

Comme nous montions un jour sur notre échafaud en chantant, mon grand-père nous fit observer qu'il valait mieux y monter en silence et faire au sommet l'affirmation du principe pour lequel on mourait c'est ce que nous faisons après.

Nos jeux n'étaient pas toujours aussi graves il y avait, par exemple, la grande chasse, où, les porcs nous servant de sangliers, nous allumions des balais pour servir de flambeaux et nous courions avec les chiens au bruit épouvantable de cornes de berger que nous appelions des trompes de chasse.

Je passais particulièrement pour jouer comme un cheval échappé : c'était peut-être vrai.

Mon éducation fut faite par mes grands-parents à Vroncourt, et par Mmes Beths et Royer aux cours normaux de Chaumont.

Je commençai ma carrière d'institutrice à Audeloncourt, Haute-Marne, où j'avais une partie de ma famille maternelle. Mon école fut ouverte en janvier 1853. École libre, comme on disait, car pour enseigner dans une école communale, il eût fallu prêter serment à l'Empire.

~~Dans ma carrière d'institutrice, commencée toute jeune dans mon pays, continuée à Paris, tant comme sous-maîtresse chez Mme Vossier, qu'à Montmartre, j'ai vu bien des jours de misère, toutes celles qui ne voulaient pas prêter serment à l'Empire en étaient là. C'était le moment où s'accroissait la lutte contre l'Empire.~~

Il nous semblait que la République dût guérir tous les maux de l'humanité ; il est vrai que nous la rêvions sociale et égalitaire.

L'Empire à mesure qu'il approchait de sa fin devenait plus menaçant et nous plus déterminés. Enthousiastes, nous rêvions la révolution sociale dans la plus haute acception d'idées qu'il fût possible.

Les colères entassées fermentant dans le silence depuis vingt ans, grondaient de toutes parts ; la pensée se déchaînait, les livres qui d'ordinaire n'entraient en France que secrètement, commençaient à s'éditionner à Paris.

Les réunions se faisaient de plus en plus au grand jour, la révolte montant de dessous terre arrivait au grand soleil. (...) Ces réunions avaient lieu le plus souvent en dehors de Paris. Que de choses on disait en revenant par les sentiers des champs. L'idée germait, grandissait et, secouée en gerbes d'étincelles, mettait le feu comme une torche.

Oh ! combien il y avait longtemps qu'on eût voulu arracher son cœur saignant de sa poitrine pour le jeter à la face du monstre impérial ! La tyrannie alors n'avait qu'une tête, Napoléon III nous semblait le seul obstacle de la liberté.

La révolution appelait tous ceux qui étaient jeunes, ardents, intelligents.

On en avait assez des choses malpropres. On n'avait pas vu encore la guerre.

Michelet écrivit "Personne ne veut de la guerre, on va la faire et faire croire à l'Europe que nous la voulons. Ceci est un coup de surprise et d'escamotage."

Le 15 juillet 1870, la France déclara la guerre à la Prusse.

Aucune de nos villes voisines de la frontière allemande ne possédait l'armement convenable, les canons nouveaux y étaient rares, il en était de même pour les munitions et les vivres, les approvisionnements de toute sorte.

La déclaration sur la situation par le général Frossard, ne laisse aucun doute : "L'organisation matérielle était incomplète, les commandants de corps d'armée n'avaient encore connaissance d'aucun plan de campagne. Nous savions seulement que nous allions nous trouver en présence de forces allemandes d'environ 250.000 hommes *pouvant en très peu de temps être portées au double.*"

La poignée de Français disséminés sur l'étendue des frontières, disparaissait sous les soldats de Guillaume, le roi de Prusse. Quarante mille prussiens, suivant les bords de la Lauter, y

rencontrèrent des bandes éparses de Français, qu'ils broyèrent en passant. La débâcle allait vite. Les Prussiens entrèrent en France à la fois par Nancy, Toul et Lunéville. Ils marchaient sur Paris.

Dans Montmartre, Belleville, au quartier Latin, les esprits révolutionnaires criaient aux armes ! La République seule pouvait délivrer la France de l'invasion, la laver des vingt ans d'empire qu'elle avait subi. La République ! ce n'était point assez de vivre pour elle, on y voulait mourir.

### **Sedan**

Une armée allemande descendant la Meuse, les Français se replièrent sur Sedan.

Le 1er septembre, ils furent enveloppés et broyés comme en un creuset par l'artillerie allemande qui occupait les hauteurs.

La boucherie fut telle, que la ville et les champs environnants étaient couverts de cadavres.

Napoléon III se rendit et avec lui plus de quatre-vingt mille hommes, les armes, les drapeaux, cent mille chevaux, 650 pièces de canon.

L'Empire était fini et si profondément enseveli, que rien jamais n'en pourrait revenir. C'en était fait désormais, on ne pourrait jamais remuer que la cendre de la légende impériale.

### **La République du 4 septembre**

Le 2 septembre au soir, des bruits de victoire venant de source suspecte, c'est à dire du gouvernement, nous firent penser que tout était perdu. Le 3, une foule houleuse emplît les rues tout le jour, la nuit, elle augmenta encore... Il y eut séance de nuit au corps législatif (l'assemblée qui décidait des lois sous l'empire). Autour du bâtiment, une mer humaine emplissait la place de la Concorde, se pressait jusqu'aux grilles.

// y eut un grand cri dans la foule, une clameur monta jusqu'au ciel comme semée dans le vent : "Vive la République !"

La République ! c'était comme une vision de rêve ! Elle allait donc venir ?

Les sabres des sergents de ville volent en l'air, les grilles sont brisées, la foule et les gardes nationaux entrent au corps législatif.

Ceux qui sont entrés jettent par les fenêtres, des papiers sur lesquels sont les noms proposés des membres du gouvernement provisoire.

La foule crie : Rochefort ! On le met sur la liste ; c'est la foule qui commande maintenant.

Une nouvelle clameur s'élève : à l'Hôtel de ville !

La foule roule vers l'hôtel de ville : elle est dans ses jours de splendeur.

Le gouvernement provisoire de la IIIème République est déjà là : « Vive la République ! »

Les révolutionnaires étaient partout, se multipliaient ; on se sentait une puissance de vie énorme, il semblait qu'on fût la révolution même. Qui eût parlé de se rendre eût été broyé.

Le nouveau gouvernement jurait qu'on ne se rendrait jamais. On demandait des armes, que le gouvernement refusait. Peut-être craignait-il d'armer les révolutionnaires ;

Les Prussiens continuaient d'avancer, plus près, toujours plus près.

Le 18 septembre 1870 ils étaient sous les forts, le 19 ils s'établissaient au plateau de Châtillon, et occupaient aussi Vitry, Chevilly, Bourg la Reine, Clamart et Meudon.

Des bruits de trahison du nouveau gouvernement commençaient à circuler. La confiance diminuait de jour en jour ... Le moment était venu où si les gouvernants eussent tourné contre les révolutionnaires les gueules des canons, ils n'en eussent été nullement étonnés.

Était-ce donc le pouvoir qui changeait ainsi les hommes de septembre ?

En attendant, chacun trouvait du temps pour s'exercer au tir dans les baraques ; j'y étais pour ma part devenue assez forte. Paris voulant se défendre veillait lui-même.

Les révolutionnaires, espérant se passer du gouvernement pour vaincre, s'adressaient surtout au peuple de Paris dans les comités de vigilance et les clubs.

Le conseil fédéral de l'Internationale siégeait à la Corderie du Temple ; le comité central des vingt arrondissements fut formé et, à son tour créa dans chaque arrondissement des comités de vigilance formés d'ardents révolutionnaires.

Nous ne reconnaissons plus le gouvernement, incapable même de laisser Paris se défendre. Arriva la nouvelle de la capitulation de Metz et de l'abandon du Bourget. Les nouvelles des défaites, et la certitude qu'on se rendait en secret firent l'effet d'un courant glacé précipité dans un volcan. On respirait du feu, de la fumée ardente. Paris, qui ne voulait ni se rendre ni être rendu et qui en avait assez des mensonges officiels, se leva.

Le 31 octobre, une poussée énorme précipite les manifestants sur l'Hôtel-de-Ville.

La porte est ouverte et engloutit la foule tant qu'elle y peut tenir.

Autour de la table, dans la grande salle étaient Trochu, Jules Favre, Jules Simon, à qui sévèrement des hommes du peuple demandaient compte de la lâcheté du gouvernement.

On remis à Trochu un papier sur lequel étaient écrites les volontés populaires :

Déchéance du gouvernement. La Commune. Résistance à mort. Pas d'amnistie.

Rocheport consentit à annoncer la nomination de la Commune, il se mit à l'une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, fit part à la foule de la promesse de la destitution du gouvernement, et déposa sa démission sur la table.

Pendant ce temps, quelques membres du gouvernement, sortirent sous divers prétextes et mirent pour trahir le temps à profit.

La foule s'était calmée devant l'affiche qu'on placardait annonçant la nomination de la Commune par voie d'élection ; ceux qui confiants rentrèrent chez eux apprirent le lendemain avec stupeur la nouvelle trahison du gouvernement.

Car en même temps, par le souterrain qui allait de la caserne Napoléon à l'Hôtel-de-Ville arrivaient des renforts de mobiles bretons (des soldats venus de Bretagne qui ne parlaient pas à l'époque le Français).

L'affiche avait menti, le gouvernement avait menti. Paris ne nommait pas sa Commune.

Tous ceux qui la veille avaient été acclamés par la foule étaient maintenant décrétés d'accusation : Blanqui, Millière, Flourens, etc... Les prisons s'emplissaient contenant parmi les révolutionnaires bon nombre de pauvres gens arrêtés comme toujours par méprise, et qui n'avaient rien fait, — ces tristes figurants ne manquent jamais dans toutes les révoltes. Quelques-uns y apprennent pourquoi il y a des révoltés.

### **Les élections et l'organisation citoyenne**

Le 3 novembre, le gouvernement annonça qu'il allait remplir ses promesses et procéder à des élections municipales.

Une partie de ceux qui avaient été inculpés furent élus, comme protestation dans les diverses Mairies de Paris.

Au comité de vigilance de Montmartre et à 'La Patrie en danger', j'ai passé mes plus belles heures du siège de Paris.

Vers cinq ou six heures du soir, tous arrivaient, on résumait le travail fait dans la journée, on causait.

Le comité de vigilance de Montmartre fit sous le siège trembler la réaction. Quand on disait "Montmartre va descendre" les réactionnaires se fourraient dans leurs trous. A Montmartre, il y avait deux comités de vigilance, celui des hommes et celui des femmes. J'étais toujours à celui des hommes. [...] On ne s'inquiétait guère à quel sexe -on appartenait pour faire son devoir. Cette bête de question était finie.

On s'y sentait libres. Fanatiques tous de la révolution, la voulant belle, idéalement grande !

On y dînait avec un hareng pour quatre ou cinq.

Vers huit heures, chacun partait à son club respectif. Je présidait un de ces clubs.

Le 19 janvier 1871, le gouvernement consentit enfin à laisser la garde nationale tenter de reprendre Montretout et Buzenval aux prussiens. La garde nationale était une armée constituée de civils qui existait depuis la révolution française.

D'abord les places furent emportées ; mais les hommes entrant jusqu'aux chevilles dans la terre détrempée ne purent monter les pièces de canons sur les collines, il fallut se replier.

Là, restèrent, par centaines, des gardes nationaux, hommes du peuple, artistes, jeunes gens ; Le gouvernement vit une occasion de reprendre le pouvoir au peuple. Il n'envoya pas les renforts nécessaires sur le terrain. Cette bataille coûta la vie à quelques milliers d'hommes. La terre but le sang de cette première hécatombe parisienne, elle en devait être saturée.

Ce 19 janvier, sans la trahison ou l'imbécillité, la trouée était faite, Paris dégagé, la France délivrée. Il fallait pour une restauration impériale que la République sombrât et c'est ce qui fut tenté. Trahison partout.

Mais Paris ne voulait pas se rendre. Partout on entendait dire qu'il fallait se débarrasser de ceux qui avaient trahi jusqu'à ce jour. On criait "Déchéance".

### **La fusillade de l'hôtel de Ville (21-22 janvier)**

Le 21 janvier, une entente générale eut lieu entre les comités de vigilance les délégués des clubs et la garde nationale. La séance fut levée aux cris de : "Vive la commune !"

Les gardes nationaux convinrent de se trouver en armes le lendemain à midi, place de l'Hôtel-de-Ville.

Les femmes devaient les accompagner pour protester contre le dernier rationnement du pain. En fait de protestations je résolus de prendre mon fusil comme les camarades.

Dans l'après midi du 21 janvier, plusieurs du groupe blanquiste se rendirent à la prison de Mazas et Flourens fût délivré.

Le 22 janvier, à midi, une foule énorme, en grande partie désarmée, emplissait la place de l'Hôtel-de-Ville.

La prise de la prison de Mazas et la libération de Flourens avaient rempli d'effroi les membres du gouvernement ; il firent bondir l'Hôtel-de-Ville de ses soldats mobiles bretons.

Des délégués furent envoyés, ils demandèrent vainement à être introduits, toutes les portes étaient fermées. Les Bretons étaient toujours aux fenêtres.

Tout à coup Chaudey, l'adjoint au Maire de Paris, entra dans l'Hôtel-de-Ville ; il va, disait-on, donner l'ordre de tirer sur la foule.

Quelques instants après, à l'intérieur il y eut comme un coup de pommeau frappé derrière une des portes puis un coup de feu partit isolé.

Moins d'une seconde après une fusillade compacte balayait la place.

Les balles faisaient le bruit de grêle des orages d'été.

Ceux qui étaient armés répondirent ; froidement, sans arrêter, les Bretons tiraient, leurs balles entraient dans la chair vive, les passants, les curieux, hommes, femmes, enfants tombaient autour de nous. Les projectiles fouillant au hasard, tuaient les promeneurs. Près de moi, une autre femme de ma taille, vêtue de noir aussi et qui me ressemblait, tomba frappée d'une balle.

Le 22 janvier, Sapia fut tué, d'autres encore ; Il y eut des passants tués comme les nôtres, et sur les tombes on jura vengeance et liberté.

Les poursuites contre les révolutionnaires à l'occasion du 22 janvier commencèrent :

Des milliers de mandats d'arrêts avaient été lancés, mais les mairies les refusaient, disant que ce serait provoquer des émeutes.

Dans la soirée du 22 janvier avait été affiché un décret qui fermait les clubs dans Paris.

### **L'armistice - la capitulation**

Le 28 janvier, une affiche annonça l'armistice contre lequel Paris s'était toujours élevé.

C'était la reddition assurée, la date seule restait incertaine où l'armée d'invasion entrerait dans la ville livrée.

Ceux qui avaient soutenu que le gouvernement ne se rendrait jamais, virent qu'on les avait trompés.

Suivant la capitulation, le 8 février eurent lieu à Bordeaux les élections législatives, pour élire la 1ère assemblée nationale de la IIIème République, pour statuer sur les conditions de la paix, en application de la convention d'armistice signée entre la France et l'empire Prussien le 28 janvier. Ceux qui avaient encore quelque confiance aux urnes éprouvèrent des surprises, telles que de voir M. Thiers, qui, la veille de la proclamation officielle avait 61.000 voix, ce qui déjà semblait exagéré, en annoncer le lendemain 103.000 ! Ce sont les secrets du suffrage universel.

M. Thiers fit voter tous les effarements, toutes les réactions, il sut flatter toutes les lâchetés, si bien, qu'il fut élu dans vingt-trois départements.

Les conditions de la paix étaient : la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine avec Metz. Le paiement de cinq milliards d'indemnités de guerre. L'occupation du territoire jusqu'à parfait paiement des cinq milliards.

### **Les parisiens s'arment**

Le 27 février, le bruit se répandit dans Paris de l'entrée de l'armée allemande.

On se ressouvint qu'à la place Wagram il y avait des canons que les gardes nationaux des faubourgs avaient achetés par souscriptions et qui leur appartenaient, pour la défense de Paris. A la place des Vosges également, étaient des canons achetés par les bataillons du Marais, chaque quartier avait les siens. Hommes, femmes, enfants s'attelèrent, les pièces de montmartre sont montées sur la butte. Belleville, la Villette, traînent les leurs aux Buttes Chaumont.

Le frisson de colère de Paris ne se calmait pas. Des souffles de révolte passaient dans l'air. On n'obéissait plus.

L'assemblée de Bordeaux continua de voter une série de mesures honteuses.

Les journaux, le Vengeur ; Le Cri du Peuple, le Mot d'Ordre furent suspendus. Les affiches remplaçaient les journaux.

Le gouvernement préparait une trahison pour désarmer de ses canons l'acropole de l'émeute, Montmartre.

Le 17 mars au soir des affiches furent placardées sur les murs de Paris afin d'être lues de bonne heure. Thiers y écrivait : "Habitants de Paris. Le gouvernement est résolu à agir. Les canons dérobés à l'État vont être rétablis dans les arsenaux et pour exécuter cet acte urgent de justice et de raison le gouvernement compte sur votre concours. Les coupables qui ont prétendu instituer un gouvernement vont être livrés à la justice régulière. Que les bons citoyens se séparent des mauvais."

Tout le monde savait que les canons, soi-disant dérobés à l'Etat, appartenaient à la garde nationale et que les rendre eût été aider à une restauration. M. Thiers était pris à son propre piège, les mensonges étaient trop évidents, les menaces trop claires.

L'invasion des faubourgs par l'armée fut faite dans la nuit du 17 au 18 mars.

Trois hommes suspects s'étaient introduits à Montmartre dans la soirée. Le factionnaire Turpin, en poste sur la Butte, fut atteint par une balle, le poste fut surpris et il ne put donner l'alerte. La cantinière et moi nous pansons Turpin en déchirant notre linge puis je descends la butte, ma carabine sous mon manteau, en criant : Trahison !

Tout le comité de vigilance était là.

Nous remontons à l'assaut des buttes au pas de charge, sachant qu'au sommet, il y a une armée rangée en bataille. Nous pensons mourir pour la liberté.

La butte était enveloppée d'une lumière blanche, une aube splendide de délivrance.

Toutes les femmes étaient là montées en même temps que nous, je ne sais comment.

Ce n'était pas la mort qui nous attendait sur les buttes, mais la surprise d'une victoire populaire.

Entre nous et l'armée, les femmes se jettent sur les canons, les mitrailleuses ; les soldats restent immobiles. Tandis que le général Lecomte commande "feu sur la foule !", un sous-officier sortant des rangs se place devant sa compagnie et plus haut que Lecomte crie : "Crosse en l'air !" Les soldats obéissent. La Révolution était faite.

La victoire était complète ; elle eût été durable, si dès le lendemain, en masse, on fût parti pour Versailles où le gouvernement s'était enfui.

Le gouvernement avait laissé les caisses vides ; les malades dans les hôpitaux, le service des ambulances et des cimetières étaient sans ressources, disloqués. Varlin et Jourde obtinrent quatre millions à la banque, mais les clefs étant à Versailles ils ne voulurent point forcer les caisses. Il est effrayant de constater combien la prise de ce cœur du vampire capital, qu'on appelle la Banque eût sauvé de victimes humaines : — c'était là l'otage véritable. La Commune, osant se servir pour la cause commune de ces trésors qui étaient à tous, aurait triomphé.

La proclamation de la Commune fut splendide. L'après-midi du 28 mars, le peuple de Paris qui, le 26, avait élu sa Commune inaugura son entrée à l'Hôtel-de-Ville. Un océan humain sous les armes, les baïonnettes pressées comme les épis d'un champ, les cuivres déchirant l'air, les tambours battant sourdement et entre tous l'inimitable frapement des deux grands tambours de Montmartre. Paris entier est debout.

Sur une estrade est le comité central ; devant eux, la Commune, tous avec l'écharpe rouge. Pas de discours, un immense cri, un seul : "Vive la Commune !"

Le soir même, la Commune tint sa première séance. Quelques un, étouffant sous la chaude atmosphère d'une révolution ne voulurent pas aller plus loin, il y eut des démissions immédiates. Ces démissions entraînant des élections complémentaires, Versailles put mettre à profit le temps que Paris perdait autour des urnes. La confiance renaissait dans Paris ; Paris respirait ! Lentement, sûrement, Versailles venait.

Les premiers décrets de la Commune avaient été entre autre : tous les services publics rétablis et simplifiés, la garde nationale désormais seule force armée de la cité, l'abolition du budget des cultes et de la conscription (le service militaire) ;

Le renversement de la colonne Vendôme, symbole de force brutale, affirmation du despotisme impérial, fut décidé, ce monument étant attentatoire à la fraternité des peuples.

Les musées étaient ouverts au public comme le jardin des Tuileries et autres, aux enfants.

Partout, des cours étaient ouverts, répondant à l'ardeur de la jeunesse.

On voulait tout à la fois arts, sciences, littérature, découvertes, la vie flamboyait. On avait hâte de s'échapper du vieux monde.

### **Versailles attaque - la guerre civile**

Le 2 avril, vers six heures du matin, Paris fut éveillé par le canon. Versailles attaquait.

Deux armées en marche sur Paris surprirent et égorgèrent les fédérés à Courbevoie.

La sortie fut immédiatement décidée : les armées de la Commune se mirent en marche le 3 avril à 4 heures du matin. On allait à Versailles.

Mais le fort du Mont-Valérien était tombé entre les mains de nos ennemis et nous faisait beaucoup de mal.

Le corps d'armée de Duval ne battit en retraite sur Châtillon qu'après un véritable massacre. Un grand nombre de fédérés avaient été faits prisonniers. Un grand nombre furent tués ou emmenés par l'ennemi pour être fusillés.

### **Les camarades de lutte**

Je faisais partie de cette sortie du 61<sup>e</sup> bataillon de marche de Montmartre. La note du journal officiel de la Commune du 10 avril 71 était exacte. : "Dans les rangs du 61<sup>e</sup> bataillon combattait une femme énergique, elle a tué plusieurs gendarmes et gardiens de la paix."

Les armées de la Commune comptèrent des femmes cantinières, ambulancières, soldats. Combien de choses tentèrent les femmes en 71 ! toutes, et partout !

Je les salue en passant, toutes ces braves de l'avant-garde : les premiers groupements du Droit des femmes : Mmes Jules Simon, André Léo, Maria Deraismes, Maria La Cellia, celles de la Corderie et des écoles, du comité de vigilance, jusqu'à notre dernière évolution : la Ligue des femmes.

Les femmes ne se demandaient pas si une chose était possible, mais si elle était utile, alors on réussissait à l'accomplir. Prenons donc notre place sans la mendier. L'instruction à égal degré, le travail rétribué pour les états de femme, de manière à ne pas rendre la prostitution le seul état lucratif, c'est ce qu'il y avait de réel dans notre programme.

Gare pour le vieux monde le jour où les femmes diront "C'est assez comme cela !" Ce jour-là ce sera fini, le monde nouveau commencera.

Le 21 mars, M. Thiers envoya le télégramme suivant : *"Que M. de Bismark soit bien tranquille. La guerre sera terminée dans le courant de la semaine. Nous avons une brèche faite du côté d'Issy, de la Muette, une à Passy et au Point-du-Jour. Je supplie M. de Bismark, au nom de la cause de l'Ordre, de nous laisser accomplir nous-mêmes cette répression du brigandage antisocial qui a pour quelques jours établi son siège à Paris. Que l'on compte sur nous : l'Ordre social sera vengé dans le courant de la semaine."*

Malgré les épouvantables répressions de Marseille, Saint-Etienne se leva. Narbonne, ne voulant pas se rendre, on fit venir des troupes et des canons : Carcassonne envoya de la cavalerie ; Perpignan, des compagnies d'Afrique. De nombreux documents existent sur les soulèvements de Bordeaux, Montpellier, Clermont, Lunel, L'Herault, Marseillan, Montbazin, Gigan, Maraussan, Villeneuve les Béziers...

On comptait par milliers les lettres indignées de province à la ville maudite, Versailles. Il montait de partout, le flot populaire. Dans le Loiret, le mouvement révolutionnaire fut considérable, au nord de la France, toutes les villes industrielles, aussi bien que les villes du Midi voulaient leur Commune. L'Algérie, dès le 28 mars, donna son adhésion.

On espérait, la lutte se soutenant, et pourtant les Versaillais attaquaient à la fois Neuilly, Levallois, Asnières, le bois de Boulogne, Issy, Vanves, Bicêtre, Clichy, Passy, la porte Bineau, les Ternes, l'avenue de la Grande-Armée, les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe, Saint-Cloud, Auteuil, Vaugirard, la porte Maillot.

Sous le déluge d'artillerie versaillaise, pendant certaines nuits, on eût dit que la terre tremblait et qu'un océan se versait du ciel.

Le moment était proche, où la Commune, présenterait une seule poitrine à la mort qui s'approchait.

Versailles cherchait à mêler les siens où ils pouvaient livrer un mot d'ordre, ouvrir une porte. Un ancien officier d'infanterie de marine, nommé Ducatel, traître, rôdait, cherchant pour en avertir Versailles, les côtés faibles de la défense de Paris ; Il remarqua que la porte de Saint-Cloud était sans défense et avec un mouchoir blanc appela un poste de l'armée de l'ordre. Par petits pelotons les soldats pénétrèrent dans Paris. Vingt-cinq mille hommes de Versailles, par trahison et sans combat, couchèrent cette nuit-là dans Paris.

L'égorgeement commençait en silence. "Pas de prisonniers !"

À l'aube du 21 mai, l'armée entourait presque Paris venant rejoindre les 25.000 hommes qui s'y étaient glissés pendant la nuit. Avec 3 camarades, nous convenons d'aller nous rendre compte, pour faire sauter la butte quand les versaillais seront entrés. Des fédérés du 61<sup>ème</sup> bataillon nous rejoignent, nous prenons position au cimetière Montmartre. Quoique bien peu, nous pensions tenir, tenir longtemps. La nuit était venue, nous étions une poignée bien décidés.

Certains obus venaient par intervalles réguliers, déchirant l'air, on eût dit les coups d'une horloge, l'horloge de la mort. C'était magnifique dans la nuit claire ou les marbres semblaient vivre.

Les balles pleuvent. Il faut du renfort. Nous ne sommes plus guère. Et voici l'attaque ; nous nous replions sur les barricades, elles tiennent encore. nous étions encore sept à la barricade. Bientôt, des sept, nous n'étions plus que trois. A nous trois, on n'eût jamais cru que nous étions si peu ; nous tenions toujours. Au même moment, je me sens saisir, soulever et rejeter dans la tranchée de la barricade comme si on eût voulu m'assommer. c'étaient les Versaillais déguisés en garde nationaux.

Un peu étourdie, je sens que je suis bien vivante, je me relève, plus rien, mes deux camarades avaient disparu. Je m'en vais, comprenant que tout était perdu ; je ne voyais plus qu'une barrière possible, et je criais : — Le feu devant eux ! le feu ! le feu !

On se battait encore mais les Batignolles, Montmartre, étaient pris. Les femmes, aux jours de Mai, élevèrent et défendirent la barricade de la place Blanche. Elles tinrent jusqu'à la mort.

Alors, on mit le feu et s'allumèrent comme des torches les Tuileries, le Conseil d'Etat, la Légion d'honneur, la Cour des Comptes. L'Hôtel-de-Ville brûlait comme un lampadaire !

*Qui sait, si n'ayant plus leur repaire il serait aussi facile aux rois de revenir.*

*D'autres incendies furent allumés par les bombes incendiaires de Versailles.*

Le sang coulait à flots dans tous les arrondissements pris par Versailles. Par places, les soldats lassés de carnage s'arrêtaient comme des fauves repus. La chasse aux fédérés était largement engagée, on égorgeait dans les ambulances.

Quelques enfants, sur les bras des mères, étaient fusillés avec elle, les trottoirs étaient bordés de cadavres.

Les coups sourds des canons, le crépitement des balles, les plaintes du tocsin, le dôme de fumée traversé de langues de flammes disaient que l'agonie de Paris n'était pas terminée et que Paris ne se rendrait pas.

Alors on se souvient des otages, des prêtres, trente-quatre agents de Versailles et de l'Empire sont fusillés.

Les survivants du combat avaient encore le XI<sup>e</sup> arrondissement.

Les portes du Père-Lachaise où se sont réfugiés des fédérés sont battues en brèche par les canons. Au grand mur blanc qui donne sur la rue du Repos, ceux qui restent de cette poignée héroïque, sont fusillés à l'instant. Ils tombent en criant : Vive la Commune !

Une autre poignée, ceints de l'écharpe rouge s'en vont vers la barricade de la rue Fontaine-au-Roi qui s'entête, crachant la mitraille à la face sanglante de Versailles. La barricade de la rue Saint-Maur vient de mourir.

On sent la bande furieuse des loups qui s'approchent, Versailles étend sur Paris un immense linceul rouge de sang. Il n'y a plus à la Commune qu'une parcelle de Paris, de la rue du faubourg du Temple au boulevard de Belleville.

Rue Ramponeau, un seul combattant à une barricade arrêta un instant Versailles.

Les seuls encore debout, au moment où se tait le canon du Père-Lachaise, sont ceux de la rue Fontaine-au-Roi. Sur la barricade flotte un immense drapeau rouge.

La Commune n'a plus de munitions, elle ira jusqu'à la dernière cartouche.

Quelques instants après, la barricade jetant en une formidable explosion tout ce qui lui restait de mitraille, mourut dans cette décharge énorme.

La Commune était morte, ensevelissant avec elle des milliers de héros inconnus.

Ce même dimanche 28 mai, le maréchal Mac-Mahon fit afficher dans Paris désert. "Habitants de Paris, L'armée de la France est venue vous sauver ! Paris est délivré, nos soldats ont enlevé en quatre heures les dernières positions occupées par les insurgés. Aujourd'hui la lutte est terminée, l'ordre, le travail, la sécurité vont renaître."

Paris résista deux mois et il fut alors conquis pendant dix jours ; le gouvernement y autorisa le massacre des citoyens et les fusillades sans jugement.

Comme les gens de Versailles avaient tué à leur rage, ils arrêtèrent d'abord à leur fantaisie. Malheur à qui avait un ennemi assez lâche ; vraie ou fausse, signée ou anonyme, une dénonciation, elle était regardée comme vraie, sans examen.

D'abord la tuerie en masse avait eu lieu quartier par quartier, puis la chasse aux fédérés, dans les maisons, dans les ambulances, partout. On chassait dans les catacombes avec des chiens et des flambeaux.

Trois cent mille voix avaient élu la Commune. Quinze mille environ, pendant la Semaine sanglante, soutinrent le choc d'une armée. On compta à peu près trente-cinq mille fusillés du côté de la commune ; 100 000 serait moins loin de la vérité. Ils seront vengés ensemble à la grande révolte, le jour où sur un front de bataille large comme le monde, l'émeute se relèvera.

J'appris que les Versaillais étaient venus me chercher, et que, ne me trouvant pas, ils avaient emmené ma mère pour la fusiller. Je me constituais prisonnière à sa place pour la faire libérer. On nous fit ranger en file et on nous emmena nous ne savions pas où.

La file s'étendait en longue trainée d'encre, nous marchions, dans la nuit, entre les cavaliers, c'était bien l'inconnu.

Nous dépassons Versailles, on marche encore, puis voilà une hauteur, un mur crénelé, c'est Satory.

A la prison de Satory, on appelait pendant la nuit des groupes de prisonniers. Ils se levaient de la boue où ils étaient couchés sous la pluie, et suivaient la lanterne qui marchait devant ; on leur mettait sur le dos une pelle et une pioche pour faire leur trou, et on allait les fusiller. La décharge s'égrenait dans le silence de la nuit.

Après m'avoir dit qu'on me fusillerait le lendemain de mon arrivée, on me dit que ce serait pour le soir, puis pour le lendemain encore, et je ne sais pourquoi on ne le fit pas ; on ne voulut pas m'envoyer au poteau de Satory, et je suis encore là, voyant la mort faucher autour de moi.

On nous envoya une trentaine de femmes aux Chantiers de Versailles.

Les plus mauvaises furent envoyées à la prison ; je fus du nombre.

Le 3 septembre 1871, se termina le jugement des membres de la Commune. On compta 32,905 décisions rendues par la justice versaillaise ; au total 105 condamnés à la peine capitale. Certains furent condamnés aux travaux forcés. 46 enfants au-dessous de 16 ans furent placés dans des maisons de correction, pour les punir sans doute de ce que leurs pères avaient été fusillés.

Je fus condamnée à la déportation dans une enceinte fortifiée en Nouvelle Calédonie.

Nous sommes parties d'Auberive le mardi 24 août 1873, entre six et sept heures du matin.

Le soir, nous arrivâmes à Paris ; le mercredi, vers quatre heures de l'après midi, nous étions à la maison d'arrêt de la Rochelle. La Comète, nous transporta de la Rochelle à Rochefort où nous montâmes à bord de la Virginie.

J'aurais voulu agiter en dernier adieu l'écharpe rouge que j'avais conservée, mais elle était dans les bagages et je n'eus que mon voile noir.

Jusqu'au lundi on côtoya les côtes de France, puis vint la pleine mer ; d'abord deux ou trois navires à l'horizon, puis un seul, puis plus rien.

Je revois le voyage sur la Virginie, le navire à pleines voiles et les grands flots.

Je n'avais jamais voyagé que de Chaumont à Paris, la mer fut pour moi le plus beau des spectacles. *On le voit bien en songe tel qu'il est, cet Océan, mais quand la réalité arrive, cette fois-là, on reste charmé, magnétisé par l'immensité.*

Enfin la Nouvelle Calédonie fut en vue.

Par la petite passe, -par une des brèches de la double ceinture de corail qui enserre la Nouvelle-Calédonie, nous entrons dans la baie de Nouméa.

La, comme à Rome, sept collines bleuâtres, sous le ciel d'un bleu intense ; plus loin, le mont d'Or, tout crevassé de rouge terre aurifère. Partout des montagnes aux cimes arides, aux gorges arrachées, béantes d'un cataclysme récent.

A la presqu'île Ducos où nous fûmes conduites, nous retrouvons nos camarades, une foule d'amis un peu de partout, des groupes blanquistes, de la Corderie du Temple, des compagnies de marche, du comité de vigilance.

Pendant plus de huit jours, on nous fêta de case en case.

Au repas qui fut donné chez Rochefort, en notre honneur, je rencontrais Daoumi, Canaque de Sifou. Il m'a raconté les légendes des tribus, m'a donné des vocabulaires et j'ai tâché de mon côté de lui dire ce que j'ai cru le plus nécessaire qu'il sût.

Devant cette intelligence haute et ferme, devant ce coeur brave et bon, je me demandais Quel est l'être supérieur, de celui qui s'assimile à travers mille difficultés des connaissances étrangères à sa race, ou de celui qui, bien armé, anéantit ceux qui ne le sont pas?

Les cerveaux ne sont pas cultivés, il y a de bonnes terres en friches et de vieilles cultures bien épuisées. Entre ceux qui ne savent rien, et ceux qui savent mal, la différence n'est pas si grande qu'on croit.

On peut dans ce pays où la sève est puissante, traiter les plantes comme les êtres ; il m'est arrivé une année où tous les papayers mourraient de la jaunisse, d'en vacciner ainsi quelques uns, avec la sève des papayers malades : quatre ont survécu sur cinq, tous ceux de la presqu'île sont morts.

Les insectes calédoniens n'ont pas encore de venin, ils connaissent l'homme depuis trop peu de temps, sans doute, pour que le venin leur soit nécessaire.

Et les cyclones? quand on les a vus on est blasé sur les terribles splendeurs de la fureur des éléments, le tonnerre, l'eau, le vent, tout cela n'est plus qu'un seul bruit, immense, un superbe orchestre de nature sauvage.

Les colons avaient enlevé une femme canaque. La plus brave des tribus, celle du grand chef Atai, entraîna les autres. La pierre de guerre fut déterrée, et le soulèvement commença ; du côté des canaques, avec des frondes, des sagaies, des casses têtes ; du côté des blancs, toutes les armes d'Europe.

Parmi les déportés les uns prenaient parti pour les canaques, les autres contre. Pour ma part j'étais absolument pour eux.

L'insurrection canaque fut noyée dans le sang, les tribus rebelles décimées ; elles sont en train de s'éteindre, sans que la colonie en soit plus prospère.

~~Du côté du camp militaire est la prison. Beaucoup de nos amis y ont fait de longs séjours sous le gouverneur Aleyron elle était toujours pleine.~~

~~Le gouvernement d'Aleyron fut une époque de folie furieuse ; on tira sur un déporté rentrant chez lui quelques instants après l'heure fixée ; les surveillants faisaient l'appel le revolver au poing. Les déportés, comme punition, étaient privés de pain.~~

Le temps se passait sans que l'amnistie arrivât.

Après cinq ans de séjour à la presqu'île, je pus aller comme institutrice à Nouméa, où il m'était plus facile d'étudier le pays, où je pouvais voir des Canaques des diverses tribus ; j'en avais à mes cours du dimanche, toute une ruche chez moi.

C'était justement à l'époque de la révolte des tribus, et je passais près des camarades pour être plus canaque que les canaques.

Eh bien, oui, je les aimais et je les aime, et ma foi ceux qui m'accusaient, au temps de la révolte, de leur souhaiter la conquête de leur liberté, avaient raison.  
Qu'on en finisse avec la supériorité qui ne se manifeste que par la destruction.  
Je suis rentrée de la déportation, fidèle aux principes pour lesquels je mourrai.

L'amnistie des communards (l'abandon des peines) fut votée le 11 juillet 1880. En même temps que la nouvelle, je reçus avis que ma pauvre mère avait eu une première attaque de paralysie. J'avais peur d'arriver trop tard. Une centaine de francs me servit à prendre le long courrier jusqu'à Sydney. Mon voyage fut donc triste.

A mon retour en France en novembre, j'écrivais de nombreux articles pour le journal anarchiste : "La Révolution sociale"; Je pus parcourir le Midi où les divers groupes révolutionnaires m'avaient appelée.

J'ignore où se livrera le combat entre le vieux monde et le nouveau, mais peu importe, j'y serai. Que ce soit à Rome, à Berlin, à Moscou, je n'en sais rien, j'irais.

Je donnais, au profit de la cause socialiste, plusieurs conférences sur la propagande révolutionnaire, dont une à la salle du Mont-Parnasse. Trois mille compagnons étaient présents et me firent bon accueil.

~~Ce ne fut pas le cas de toutes les conférences. Autant les ouvriers se sont montrés calmes et enthousiastes, autant les réactionnaires de l'Hippodrome de Gand, se sont montrés sauvages, furieux. Les catholiques en délire avaient depuis trois jours préparé des choristes hurleurs qui devaient empêcher d'entendre. Côté comique, la conférencière a gardé comme souvenir des argument cléricaux un fragment de banquette, du poids de deux kilos, qui lui a été jeté sur la tête. Nous avons eu jusqu'au soir le spectacle des fureurs épileptiques de ceux qui, en étouffant une conférence, croient avoir sauvé la religion et la société.~~

Je fis une conférence à Lille, pour la grève des fileuses. Elles étaient autour de nous à la tribune, ces ouvrières des caves de Lille, que leurs sabots gris préservent si peu de l'eau et que le travail tue avant l'âge. Elles ne demandaient pour continuer cette horrible vie que deux ou trois sous de plus par jour. Deux ou trois sous pour un peu de pain, en plus, à ceux qui gagnent des milliards aux autres.

Pour ma part, je suis avec tous les groupes qui attaquent soit par la pioche, soit par la mine, soit par le feu, l'édifice maudit de la vieille société.

Je fus plusieurs fois mise en prison pour mes discours et les manifestations auxquelles je participais, notamment la manifestation des "sans travail" qui avait dégénéré en pillage.

Point de bonne fête sans lendemain.

Je dû avouer à ma pauvre mère que j'étais condamnée à 6 ans de prison au Havre.

Forte comme elle était, elle eût vécu longtemps si les miettes de pain n'eussent été aussi chères sous la troisième république. Elle fut enterrée le 5 janvier 1885.

Le 14 Juillet 1883, je fus emmenée à la Centrale de Clermont.

Que de prisons ... : Satory, les Chantiers, la Rochelle, la Calédonie, Clermont, Saint-Lazare.

~~Mon séjour dans les prisons fut facile ; surtout quand on a passé une grande partie de sa vie à avoir toujours besoin d'une heure de silence sans la trouver jamais si ce n'est la nuit. C'est le cas d'un grand nombre d'institutrices. Maintenant, le silence vous environne, toute fatigue a disparu, on vit, on pense, on est libre. Ces quelques heures de repos achetés laborieusement pendant de longues années, je les ai trouvées en prison, voilà tout.~~

Souvent, j'ai eu une remise de peine, ou je fus graciée.

Je participai aux conférences de l'Union ouvrière d'Amiens, organisées au cirque Longueville. Quinze cents citoyennes et citoyens y étaient réunis. Je revendiquai les droits de la femme, non servante de l'homme.(...) Nous sommes une moitié de l'humanité, nous combattons avec tous les opprimés et nous garderons notre part de l'égalité qui est la seule justice. Je dis également que : « La terre appartient au paysan qui la cultive, la mine à ceux qui la fouillent ; tout est à tous, pain, travail, science, et plus libre sera la race humaine, plus elle tirera de la nature de richesses et de puissance. » Pas de liberté sans égalité ! Pas de liberté dans une société où le capital est monopolisé entre les mains d'une minorité qui va se réduisant tous les jours et où rien n'est également réparti.

Je me prononçais contre la peine de mort en janvier 1887, en réaction à la condamnation de mon ami Duval.

En 1888, on essaya de m'abattre au Havre lors d'un discours, je reçus une balle dans la tête, elle y est encore.

J'arrive au procès de Lyon, pour affiliation à l'Internationale. J'avais ma place au procès des anarchistes et j'en partage toutes les idées. Les anarchistes sont des citoyens qui, dans un siècle où l'on prêche partout la liberté des opinions, ont cru de leur droit et de leur devoir de se recommander de la liberté illimitée. Oui, nous sommes de par le monde quelques milliers, quelques millions de travailleurs qui revendiquons la liberté absolue, rien que la liberté, toute la liberté, nous réclamons pour tout être humain le droit et le moyen de faire tout ce qui lui plaît ; nous croyons son existence incompatible avec l'existence d'un pouvoir quelconque, quelle que soit son origine et sa forme, qu'il soit élu ou imposé, monarchique ou républicain, qu'il s'inspire du droit divin ou du droit populaire, de la Sainte-Ampoule ou du suffrage universel.

Le mal, aux yeux des anarchistes, réside dans l'idée gouvernementale elle-même, il est dans le principe d'autorité. Les anarchistes se proposent donc d'apprendre au peuple à se passer de gouvernement comme il commence déjà à se passer de Dieu. Il apprendra également à se passer de propriétaires.

Nous croyons, nous, que le capital, patrimoine commun de l'humanité, doit être mis à la disposition de tous, de telle sorte que nul ne puisse en être exclu ; que personne, en revanche, ne puisse en accaparer une part au détriment du reste.

*A chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins ; voilà ce que nous voulons, voilà ce qui sera.*

Nous réclamons le pain pour tous, la science pour tous, le travail pour tous ! pour tous aussi l'indépendance et la justice ! C'est tout cela que nous défendons.

En attendant, plus les prisons regorgeront, plus la misère sera grande, plus les tyrannies se feront lourdes, plus nombreux seront les combattants.

Mais regardons en avant, car dans ces tortures va naître la jeune humanité. C'est elle que Ferré au poteau de Satory, les nihilistes du haut des potences du tzar, les socialistes allemands la tête sous la hache, saluent comme je le fais devant la vie, plus horrible que la mort.

Combien d'indignés seront avec nous, jeunes gens, quand les bannières rouges et noires flotteront au vent de colère.

Je confie à l'avenir le soin de ma mémoire et de notre vengeance.